

L'ENTR'ACTE LYONNAIS

BUREAU
A LA
CONSERVATION DES AFFICHES
Rue de la Préfecture, 3
LYON
Écrire franco.

JOURNAL DES THÉÂTRES ET DES SALONS

Paraissant le Dimanche.

PRIX DE L'ABONNEMENT

POUR LYON

Six mois. 6 f. » c.

Trois mois. 5 80

4 fr. de plus par trimestre pour l'étranger

Les Abonnements se payent d'avance.

REVUE DES THÉÂTRES.

LYON, le 14 décembre 1861.

GRAND-THÉÂTRE.

L'exiguité de notre feuille ne nous ayant pas permis, dans notre dernier numéro, de donner l'analyse détaillée de la *Circassienne*, le grand succès du jour, nous y revenons aujourd'hui, en priant toutefois nos lecteurs de nous pardonner le retard apporté dans cette partie de notre tâche habituelle.

Un jeune officier russe, Alexis Zouboff, est avec ses compagnons d'armes au bivouac, dans les gorges couvertes de neige du Caucase. Que faire en un pareil séjour? On boit, on fume, on parle de ses amours, mais tout cela finit par être monotone. Heureusement pour nos désœuvrés, survient un ami de Zouboff, Lanskoï, artiste et bon vivant, qui propose de jouer la comédie.

Lanskoï venait de Paris où il avait vu jouer *Adolphe et Clara*, comédie en un acte et à deux personnages, de Marsollier; seulement il faut que quelqu'un remplisse le rôle de Clara. Nos zouaves n'ont jamais été embarrassés pour si peu, et en Crimée c'était un magnifique sapeur décoré de

trois chevrons qui remplissait les rôles d'ingénue. MM. Auber et Scribe ne pouvaient se permettre semblable licence. Le jeune officier russe est donc désigné unanimement pour cet emploi, et il peut d'autant moins le refuser, que dans ses contes de bivouac, il a raconté une aventure de sa jeunesse qui l'y prédestinait.

Lorsqu'il était page à Saint-Petersbourg, il était entré sous le costume d'une demoiselle de compagnie, et sous le nom de Prascovia, au service d'une grande dame; mais il avait été obligé de quitter cet emploi parce que le frère de la pieuse châtelaine, le général Orsakoff, s'était épris de belle passion pour la dame de compagnie de sa sœur.

Depuis ce temps, Orsakoff est furieux et cherche partout l'inhumaine qui s'est dérobée à son amour.

Zouboff a donc accepté de jouer le rôle de Clara, et c'est au beau milieu de ses apprêts de toilette, lorsque, vêtu en élégante Circassienne, il va entrer en scène avec Adolphe, que survient le général Orsakoff, ce qui fait à peu près le même effet que produirait un ours au milieu d'un salon.

Orsakoff est étonné de retrouver cette Prasco-

via objet de ses rêves, et cela s'explique: Prascovia est la sœur de Zouboff, et c'est pour suivre son frère à l'armée qu'elle a revêtu le costume de Circassienne. Prascovia est bien obligée de faire quelques concessions de forme à son adorateur; elle en profite pour obtenir la grâce des malheureux officiers et soldats que, dans sa mauvaise humeur, Orsakoff a ordonné de knouter, pour lui servir de passe-temps, mais elle n'en est pas moins embarrassée lorsque survient Olga, la nièce du général; il était temps.

Une double intrigue commença: Zouboff connaissait Olya, il l'aimait et en était aimé; mais son costume de Circassienne le force à dissimuler. Olga trouve naturelle la ressemblance de Prascovia avec Zouboff, puisqu'ils sont frère et sœur, et elle en fait son amie, qui doit l'accompagner au couvent où elle va se retirer.

C'aurait été assez gentil, mais encore heureusement survient une avalanche de véritables Circassiens qui envahissent le bivouac, et après avoir usé des droits de la guerre enlèvent Prascovia.

Ici scène de harem, dans laquelle Prascovia, usant des privilèges de son sexe, parvient à mettre la paix.

Olga a aussi été enlevée et est destinée au sul-

FEUILLETON DE L'ENTR'ACTE LYONNAIS.

Du 15 Décembre 1861.

LES LUNDIS DE JACQUES.

(Suite. — Voir le dernier numéro.)

II.

Ainsi qu'on vient de l'apprendre, ce n'était point un ouvrier le fils de Jacques; c'était un monsieur.

Son père lui avait fait donner une certaine éducation, dont il avait su profiter, mais sans en concevoir un sot orgueil. Bien qu'il fût premier commis chez le plus riche armateur de la ville, et de plus assez élégant, très-joli garçon, ce qui ne gâte jamais rien, il était resté simple, modeste, un peu timide même, et se faisait aimer de tous, voire même des camarades de son père qui, tout en le raillant parfois à propos de sa tenue de

gentleman, en arrivaient invariablement à dire de lui:

— C'est un bon enfant, qui n'est fier avec personne, et qui vous aime crânement son vieux bonhomme de père!

Maurice Renaud méritait donc d'être heureux. Mais l'était-il! Quiconque eût pu le voir en ce moment eût répondu non.

Le pauvre jeune homme arrivait pâle, frissonnant, abattu. Un profond désespoir se lisait sur ses traits; il y avait des traces de larmes dans ses yeux.

— Eh bien! eh bien! donc, mon lieu? — questionna anxieusement le bonhomme Renaud.

Trop douloureusement oppressé pour lui répondre encore, autrement que par un geste de découragement, son fils s'assit ou plutôt se laissa tomber sur une pièce de charpente.

— Mais tu n'as donc pas osé aborder ton patron? fit Jacques.

— Si fait, — murmura Maurice, — j'ai parlé à M. Durand.

— Tu lui as tout dit?

— Tout.

— Carrément... avec courage?

— Avec courage. Je venais de la rencontrer... elle!

Dans ce dernier mot, que son regard semblait escorter au ciel, Maurice avait mis toutes les tendresses de son âme.

— Et qu'a-t-il répondu, lui.

— Que j'avais raison de vouloir partir, et qu'il se chargeait de mon avancement là-bas.

— Rien de plus?

— Rien de plus. Ah! si fait... il a dit que j'étais un honnête homme... et en me disant cela, en me serrant la main, il semblait ému.

— Je le crois bien, morbleu!... Il y a dix-huit mois de cela, au péril de ta vie, n'as-tu pas sauvé sa fille?

tan; Prascovia lui servira d'esclave. Zouboff se fait reconnaître à elle, et bientôt les officiers russes sont sous le harem, et la liberté est rendue aux houris qui l'habitent.

Comment dénouer cette double intrigue? Scribe s'y est pris ingénieusement. Deux lettres suffiront, et c'est Lansky qui est la cheville ouvrière de ce dénouement.

La paix est faite, et nous sommes à Moscou. Orsakoff est plus amoureux que jamais. Par la première lettre Prascovia lui dit qu'elle l'adore, qu'elle l'attendra trois mois; passé ce délai elle se jettera dans un couvent. Or, cette lettre a six mois de date, donc elle est à cette heure dans un monastère, mais lequel? Orsakoff se dispose à visiter tous les monastères de Russie pour découvrir l'objet de son amour. Pour cela il lui faut d'abord marier sa nièce Olga, et obtenir du capitaine Zouboff la main de sa sœur. Zouboff ne l'accorde qu'à la condition d'épouser Olga. Le marché est conclu: Zouboff épouse, et alors la seconde lettre fait son office. Prascovia, abandonnée, n'a pu supporter l'oubli: elle est morte en pardonnant à son bien-aimé. Le général est désespéré, mais la gloire d'avoir été aimé par une femme avec une telle passion le consolera de son malheur.

Nous ne redirons rien aujourd'hui du talent que déploient les interprètes de l'œuvre de MM. Auber et Scribe, nous ne pourrions que répéter ce que nous en avons déjà dit.

Nous avons eu ces jours derniers, la reprise des *Amours du Diable*, opéra-féerie de Grisar. Cette reprise a été des plus heureuses. Pour la direction c'est un succès à ajouter à ses succès déjà si nombreux; c'est aussi un fleuron de plus

— Oh! je ne lui ai pas rappelé cela.

— C'est d'un cœur généreux, mon enfant... mais il ne faut pas qu'il l'oublie non plus.

— Il s'en est montré reconnaissant, mon père. Ne m'a-t-il pas ouvert ses salons, admis dans son intimité, moi pauvre enfant du peuple!

— Belle récompense, par ma foi! C'est à cause de cela, c'est en voyant tous les jours mademoiselle Clémentine...

— Plus bas, mon père, plus bas! — supplia le jeune homme avec un geste d'effroi.

Jacques se retourna pour bien se convaincre que tous ses compagnons de travail se trouvaient à distance et que personne ne pouvait entendre.

Néanmoins, baissant la voix :

— C'est en la voyant ainsi, — reprit-il, — que tu as eu le malheur d'en devenir amoureux fou...

— Mon père...

— Et que, de son côté, bien que tu ne veuilles

à mêler à la couronne artistique de M. et M^{me} Barbot, de MM. Castelmarty et Feret, et de M^{mes} Willème et Vernet.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

Bénéfice de M. LEMAITRE. — *L'Ange de Minuit*. — Bénéfice de M^{me} D'HERBLAY.

Rendre compte de *L'Ange de Minuit* peut sembler maintenant une tâche à peu près inutile, surtout lorsque douze représentations presque consécutives en ont constaté, sinon épuisé le succès. Mais, pour nous, il ne s'agit pas seulement d'analyse, et fidèle interprète des sentiments du public, nous devons, laissant au besoin de côté la pièce, offrir aux artistes qui l'ont interprétée notre tribut d'admiration et de louanges.

L'Ange de Minuit a été monté avec un soin exceptionnel: décors, mise en scène, distribution des rôles à l'élite de nos pensionnaires, rien n'a été oublié; aussi n'y a-t-il pas lieu de s'étonner si, dès le premier jour, les spectateurs ravis, charmés, ont fait au drame nouveau un bruyant et splendide accueil. C'était justice à tous les points de vue, et les délicats eux-mêmes, ceux qui font habituellement fi du drame, ont cédé à l'entraînement général, et tout surpris d'être intéressés, remués profondément, ils ont applaudi comme de simples mortels.

Le genre auquel appartient *L'Ange de Minuit* n'est pourtant pas celui des drames que nous voyons se représenter périodiquement. L'intrigue emprunte à la légende un mysticisme, ce je ne sais quoi de fantastique et de réveur qui plaît tant au-delà du Rhin; mais, par cela même, nous Français positifs, en éprouvons plus sûrement l'effet. Plus d'un, parmi les nombreux specta-

pas en convenir, elle-même...

— Non, mon père, non! interrompit vivement Maurice, — jamais je ne me suis permis de lui laisser soupçonner que je l'aimais... jamais elle ne m'a laissé entrevoir qu'elle m'eût compris ni, surtout, que je fusse aimé d'elle!

— Possible. — répliqua le vieillard avec un reste d'incrédulité; mais c'est justement ce qui fait son éloge. Comment! tu vas trouver le père, et là, franchement, loyalement, héroïquement, tu lui dis: « Monsieur Durand, je ne dois pas, je ne veux pas abuser de votre confiance... j'aime votre fille, qui peut-être a quelque amitié pour moi... envoyez-moi bien loin, dans quelques-uns de vos établissements des colonies... il faut que je renonce à ma position, que je quitte mon vieux père, que je m'expatrie... il le faut, je le veux!

— Oui — reconnut Maurice, — oui, c'est à peu près cela que je lui ai dit...

teurs qui ont vu *L'Ange de Minuit*, a longuement pensé, en sortant du théâtre, à cette promeneuse étrange et sombre qui parcourt le monde, et, calme, indifférente, fauche impitoyablement ceux que le destin a marqués du signe fatal. — Enfin, qualité qui n'est pas à dédaigner, le drame nouveau, œuvre de deux hommes d'esprit, a l'avantage immense d'être écrit dans un style qui ne viole ni le bon sens, ni la grammaire.

Si M. Lemaître avait encore à gagner les faveurs du public, le rôle d'Arry Kœrner les lui eût conquises. Depuis longtemps, M. Lemaître n'avait trouvé un rôle mieux à sa convenance. Il peut y donner libre carrière aux qualités éminentes qui le distinguent: énergie, sensibilité, passion, il aborde avec bonheur toute cette gamme des sentiments humains, et il lui eût été difficile, à l'occasion de son bénéfice, de se présenter avec plus d'avantage.

Nous retrouvons dans *L'Ange de Minuit* un acteur que d'injustes préventions, disons le mot, des rancunes inavouables, ont fait discuter au commencement de l'année, c'est M. Laty. Il en est bien vengé maintenant, et les bravos, les rappels enthousiastes dont il est l'objet après le duel du cinquième acte, doivent lui sembler une douce revanche.

C'est autour de ces deux personnages dont l'action se combine avec celle de *L'Ange de Minuit*, personnifié sous les traits de M^{lle} Aumont que l'intrigue se déroule, mais il ne serait pas équitable de taire le nom de M. Dorsay, toujours si exact et si vrai dans sa manière de parler et d'agir, de MM. Dutasta, Casimir, Henri et Reynald. Il ne faudrait pas non plus oublier M^{lle} Aumont, si profondément dramatique, si cruellement froide dans son rôle de la mort, non plus que

— Et il ne t'a pas accordé sa fille!

— Je ne la lui demandais pas, mon père!...

— Eh bien!... moi, à sa place, je te l'aurais jetée au cou, si tu étais venu me parler ainsi... si j'avais une fille... et si tu n'étais pas mon fils!

— conclua Jacques avec une brusquerie comique.

A cette boutade paternelle, Maurice eut un amer sourire, et répondit :

— M. Durand est si riche!... c'était un rêve, une folie... je partirai... j'oublierai...

Mais les larmes lui venant tout-à-coup :

— Oh! non... je n'oublierai pas! — acheva-t-il en cachant son visage dans ses deux mains, — je l'aime trop! j'en mourrai!

Jacques aussi pleurait.

(La suite au prochain numéro.)

Ch. DESLYS.

M^{lle} Vernet, la gracieuse et intelligente ingénue qui prête au personnage sympathique de Marguerite le charme de sa jeunesse et de sa beauté candide.

Mardi a eu lieu le bénéfice de l'artiste qu'à l'imitation du public nous avons pris l'habitude d'appeler l'aimable M^{me} d'Herblay. Est-il une épithète mieux méritée et surtout mieux portée ? Les actrices de la valeur de M^{me} d'Herblay ont toujours été rares, et surtout aujourd'hui où la disette de talents se fait plus que jamais sentir. M^{me} d'Herblay est arrivée à Lyon dans des conditions qui pour toute autre eussent rendu le succès impossible, elle prenait une partie importante de l'emploi qu'avait tenu sur notre scène M^{lle} Lobry, on sait de quelle manière. Or, le public cette année était disposé à se montrer exigeant ; les commencements furent donc difficiles, mais il ne fallut pas longtemps pour que les gens de bon goût et d'esprit fin reconnussent tout ce qu'il y avait en M^{me} d'Herblay de bon vouloir inépuisable, d'intelligence, de talent natif et de science acquise, tout ce que cette organisation, en apparence frêle, renfermait de volonté puissante et de passion contenue. Le charme saisissant, la persuasion insinuante que porte partout avec elle M^{me} d'Herblay s'est bientôt fait jour, et maintenant elle est au premier rang dans les affections sérieuses et dans l'estime du public.

Cette durable sympathie a commencée par la *Vie de Bohême*, où M^{me} d'Herblay traduisait si éloquemment les douleurs et la mort de Mimi ; vint ensuite *la Grâce de Dieu*, et tout d'une voix il fut reconnu qu'on n'avait jamais vu une Marie plus touchante et plus poétique.

Le dernier et le plus remarquable succès de M^{me} d'Herblay, a été *Piccolino*. L'éloge ici serait superflu, les nombreuses représentations de cet ouvrage n'ont été qu'une longue suite de triomphes, et si la comédie de M. Sardou a rencontré de telles faveurs, elle ne les doit pas à un autre qu'au personnage de Marthe et de Piccolino, auquel M^{me} d'Herblay prêtait le charme de son gracieux visage et de son talent profondément sympathique.

Les spectateurs se sont montrés reconnaissants et justes appréciateurs, et la pièce de la *Marraine* était à peine achevée, qu'ils demandaient tous à grands cris la bénéficiaire, et lui faisaient une de ces ovations qui marquent dans la mémoire et dans la vie d'un artiste.

La représentation de mardi dernier a été pour beaucoup un désappointement. Plus d'une heure avant que les portes fussent ouvertes, les issues

étaient encombrées ; une queue formidable envahissait les abords du théâtre, et le rideau n'était pas encore levé qu'on eût vainement cherché à prix d'or un siège quelconque : fauteuils, banquettes ou tabourets, les couloirs eux-mêmes étaient occupés, et, n'ayant pas la taille de Goliath ou du géant de Mulhouse, force m'a bien été de ne prendre ma part de la fête que de loin. Je ne puis donc rien raconter de ce qui s'est passé dans cette soirée mémorable ; l'écho des applaudissements m'arrivait seul, et parfois un lambeau de dialogue. Aussi ne puis-je faire qu'une chose, constater la nouvelle victoire remportée par l'incomparable M^{me} Lamy dans *Bonaparte à l'école de Brienne*. J'espérais qu'une nouvelle représentation plus modeste en ses allures me permettrait de juger et d'apprécier par moi-même ; mais *l'Ange de Minuit* a usurpé toutes les soirées, et je suis bien obligé de remettre à un autre jour un compte-rendu détaillé.

P. S. — Vendredi prochain le bénéfice de M. Dutasta nous apportera la reprise de *Pierre le Noir ou les Chauffeurs*, drame en six actes, escorté des premières représentations de *la Poudre aux yeux*, charmante comédie de MM. Labiche et Martin, deux auteurs habitués aux succès, et de *un bon Pistolet*, vaudeville.

CH. MAURIS.

PALAIS DE L'ALCAZAR.

Pierrots et Pierrettes, Titis, Débardeurs, etc., vous tous enfants du plaisir et de la gaité, joyeux enfants du Carnaval, préparez vos costumes ! Le velours, la soie, les broderies d'or et d'argent vont de nouveau scintiller aux feux des innombrables bougies de l'Alcazar. C'est le 28 décembre qu'a lieu le premier bal masqué, et nous le répétons, le nom de *Nuit Féerique* que donne à ces fêtes l'administration de l'Alcazar, n'aura jamais été mieux justifié.

L'habile chef d'orchestre fait faire ses répétitions, et plusieurs nouvelles compositions d'un grand mérite entraîneront la foule dans les tourbillons d'une valse gracieuse, d'une émouvante polka, ou d'un joyeux quadrille.

A bientôt donc le compte-rendu de ces fêtes qui, comme les années précédentes, verront se presser dans l'enceinte de l'Alcazar toute la jeunesse lyonnaise.

CERCLE MUSICAL.

Le public a prouvé à M. Conus qu'il aurait eu tort de nous quitter sitôt qu'il l'avait annoncé, et

les bravos qu'il a décernés à l'habile enchanteur qui le tenait cloué sous le charme des prodiges opérés par sa baguette magique, l'ont vivement remercié d'avoir retardé son départ dans l'intérêt des plaisirs de notre population.

Ce n'est pas seulement dans la salle du Cercle Musical que M. Conus produit ses miracles, il faut le voir dans nos salons aristocratiques, où, dépourvu pourtant de l'appareil de la scène, il fascine les personnes assemblées qui ne savent qu'admirer le plus, de l'adresse qui préside à ses tours, ou de la grâce avec laquelle ils sont exécutés.

CIRQUE FRANCONI.

Si vous voulez passer une agréable soirée, allez sans crainte au cirque Franconi ; mais prenez-vous y de bonne heure, car, quelque vaste que soit la construction, qui occupe tout le centre de la place des Hospices, aux Brotteaux, elle suffit à peine pour contenir la foule qui s'y porte les dimanche, lundi, mardi, jeudi et samedi.

S'il fallait ici faire une analyse complète du talent de chaque artiste, notre feuille n'y suffirait pas. Il faut donc nous contenter, pour ne pas faire d'injustice et ne provoquer aucune jalousie entre lesdits artistes, de les mentionner tous en un seul et même éloge. Nous imiterons en cela le public qui, ne sachant auquel donner la préférence, applaudit avec une égale chaleur MM. Plège, dans le Chinois voltigeur ; Laga, dans ses exercices au rebours ou dans le matelot naufragé ; Lagoutte, dans la course aérienne ; M^{mes} Price, dans les poses du châte, où elle se montre si gracieuse ; Vallini, dans ses exercices sur un cheval nu ou dans ses poses difficiles sur le fil de fer ; Nief, dans la haute école, où elle est d'une supériorité incontestable.

Les clowns ont eux aussi une bonne part dans les bravos du public et ils sont justifiés par leur force, leur intrépidité, leur adresse extraordinaire. Dans un prochain article nous vous entretiendrons du mérite des chevaux dressés qui excitent aussi à juste titre l'admiration des spectateurs.

F. BOILY.

LE BONHOMME LAZARILLE.

II

(Suite et fin. — Voir le dernier numéro.)

Lorsqu'on enfonça la porte de la cave, on ne trouva plus qu'un cadavre.

Je pleurai sincèrement celui qui m'avait servi

de père, et seul, je suivis au cimetière le corbillard des pauvres.

A mon retour, la Gibelotte ne vint pas à ma rencontre; j'étais triste, et j'y fis peu d'attention. Je ne trouvai dans le grenier que Frise-Poulet, qui mangeait avec avidité.

— Ah! te voilà petit? me fit-il, la bouche à moitié pleine. Tu dois être las et avoir faim... Assieds-toi là, fais comme moi?

Je ne me sentais pas grand appétit; mais il y avait sur la table un plat qui exhalait un parfum délicieux... J'y goutai... Je trouvai la chair un peu coriace; mais elle était assaisonnée d'une sauce noire où nageaient des morceaux de lard et des petits oignons. C'était délicieux!...

— Hein! me dit le cuisinier d'un ton câlin, cela te plaît, petit?... En veux-tu encore?

— Volontiers, répondis-je... Quel est donc ce plat-là?

— Tu ne le reconnais pas?

— Non.

— C'est la Gibelotte!...

Je fis un bond terrible. Alors Frise-Poulet partit d'un immense éclat de rire, et me montra le plancher du doigt...

J'y regardai aussitôt... A l'une des solives se balançait la peau rousse et grise du malheureux la Gibelotte.

III

Je suis forcé de l'avouer, je fis comme Frise-Poulet.

— Vous riez, Monsieur?... s'écria le vieillard avec énergie... vous ne comprenez pas, je le vois!... Pour moi, ce souvenir est encore douloureux, et voilà pourtant soixante ans de cela... Enfermez-moi dans un cachot, avec cet affreux mets pour toute nourriture... eh bien!... je vous le jure, je mourrai de faim plutôt que d'y toucher!...

— Allons donc!...

— Je ferais cela, Monsieur... je le ferais... aujourd'hui même, et pourtant je n'ai pas mangé depuis deux jours!

A cet aveu, le remords me saisit au cœur.

Il y avait si longtemps que je retenais ce pauvre homme!...

— Malheureux!... m'écriai-je, courez à l'instant!... Demain nous nous reverrons. En attendant, voici de l'argent... Prenez... prenez... partez vite...

J'avais vivement fouillé dans ma poche, je lui tendais ma main pleine et fermée.

Le vieillard la saisit; mais il ne fit que l'ef-

fleurir de ses lèvres, et quand je voulus le retenir, il était déjà loin.

L'argent roula à terre.

Il me roula aussi sur la joue une bonne et douce larme.

Pauvre homme!... Il me donnait mille fois plus que je ne lui avais donné!...

Ch. DESLYS.

FIN.

PETITE CHRONIQUE.

M^{lle} Céline Montaland vient de signer un engagement avec le théâtre du Gymnase, à Paris.

Le Maestro Verdi est en ce moment à St-Petersbourg où il est aller assister à la représentation de son opéra le *Bal masqué* qui a été joué pour la 17^e fois le 29 novembre avec un très-grand succès.

MÉLANGES.

Dans un hôtel, — un vrai celui-là! — se présente dernièrement un Anglais. Il s'informe à quelle heure on fera manger lui.

— Si Monsieur veut dîner à table d'hôte, lui dit le garçon, on va servir.

L'Anglais accepte, et, sans plus de délai, va s'asseoir devant la première assiette.

Entre un habitué de la maison. — L'Anglais le regarde d'un air d'inquiétude marqué.

D'autres consommateurs arrivent; on s'assied. L'Anglais n'y tient plus! Il se lève brusquement en donnant tous les signes d'une vive agitation et court au maître de l'établissement.

— Oh! pourquoi ces individus permettent-ils de venir à la table à moi?

— Pardon, monsieur; mais on vous a dit que c'était une table d'hôte.

— Oh! c'était égal! je volé dîner au table d'hôte toute seul!

Voici un curieux spécimen de police rurale et de style villageois; c'est une annonce publiée dans une commune du département de l'Oise: « On prévient toutes les femmes de la commune de tenir ouvertes toutes les portes de leurs maisons demain, depuis le matin jusqu'au soir, pour la visite des fours et des cheminées.

» On fait savoir aussi qu'il est expressément défendu de laisser naviguer dans la commune aucun chien vaquant. »

Aux examens du baccalauréat ès-lettres qui viennent d'avoir lieu, un candidat arrive aux questions de géographie:

— Monsieur, lui dit l'examineur, voulez-vous me citer les principaux caps de France?

Silence complet de la part de l'élève.

— Allons, je vois avec regret, lui dit le professeur, que vous n'avez pas de *cap à citer*... — Allez vous asseoir.

ENTRE DEUX MARIÉS.

Mon cher ami, tu ne te figures pas combien je suis heureux en ménage; ma femme est l'économie même.

— Et la mienne donc! Tiens, je ne veux citer qu'un exemple: j'avais promis à ma femme un cachemire dans le cas où elle me donnerait un fils...

— Eh bien?

— Eh bien, mon ami, pour ne pas me faire dépenser de l'argent, elle est accouchée d'une fille!...

Un Irlandais, locataire d'une maison qu'il habitait, fut éveillé au milieu de la nuit, pendant un violent orage.

— Qu'y a-t-il?

— La maison tremble et menace ruine, lui répondit-on.

— Qu'est-ce que cela me fait, dit-il en se tournant tranquillement dans son lit; la maison n'est pas à moi. Tant pis pour le propriétaire!

AU TRIBUNAL CORRECTIONNEL.

— Accusé Leroux, levez-vous; votre âge.

— Vingt-un ans.

— Votre profession?

— *Egorgé!*

— Accusé, ne plaisantons pas, ou craignez...

— Que faites-vous?

— Je pousse des cris déchirants et des derniers soupirs... dans les coulisses.

— Accusé, où êtes-vous?

— Au théâtre de la Porte-Saint-Martin.

— Ah! vous êtes comparse, très-bien, asseyez-vous. (Le *Passe-Temps*, du Havre.)

POUR TOUTS LES ARTICLES NON SIGNÉS,

Le Propriétaire-Gérant, BRÉJOT.

LYON. — TYPOGRAPHIE B. BOURSRY,
Rue Mercière, 92.